À propos des choses et des lettres dans le rêve

Ariane Bazan, Giulia Olyff, Justine Bruxelmane

Pour le psychanalyste américain Howard Shevrin, tout a commencé par un orteil gangrené. Né à New York en 1926, juif, le jeune Howard Shevrin feint d'être déjà majeur pour pouvoir s'enrôler dans l'armée américaine pendant la Seconde Guerre mondiale. Il sera soldat de front en France, en Allemagne et en Belgique, pendant la bataille des Ardennes. Ce sera le rude hiver de 1944-1945 qui le conduira à être hospitalisé à l'hôpital militaire d'Oxford, où, pour pallier l'ennui de sa convalescence, il se plongera dans la lecture de *L'interprétation des rêves*[1]. Shevrin quittera l'hôpital en emportant le livre avec lui et, en hommage à Freud et en s'inspirant de ce passage fort connu, il commencera la première de ses recherches sur les rébus et les rêves. Pour entendre le sens des songes, Freud propose de :

> « remplacer chaque image par une syllabe ou par un mot selon une relation quelconque et figurable par l'image. Les mots qui se trouvent ainsi assemblés ne sont plus dépourvus de sens mais peuvent, au contraire, délivrer la plus belle et la plus sensée des paroles poétiques. Or, le rêve est un rébus de ce genre et nos prédécesseurs dans le domaine de l'interprétation du rêve ont commis l'erreur de juger ce rébus comme une composition graphique. C'est en tant que tel qu'il leur apparaissait absurde et sans valeur[2] ».

Cette première recherche du laboratoire d'Howard Shevrin au Michigan date de 1961. Avec son collègue Lester Luborsky, il teste la méthode rébus en montrant des images, par exemple celles d'une cravate (en anglais *tie*) et d'un genou (en anglais *knee*) formant le mot *tiny* (petit, en français), à l'aide d'un tachistoscope. Cet appareil mécanique (voir Figure 1) permet de faire passer des images de manière subliminale (sous forme de flash), c'est-à-dire, sous le seuil de perception consciente (ex. 6 millisecondes).

Figure 1 : Un modèle de tachistoscope,
appareil qui permet la présentation de stimuli pour une durée très brève ©Ariane Bazan

Ariane Bazan, professeure de Psychologie clinique et de psychopathologie, Université Libre de Bruxelles.
Giulia Olyff, doctorante en psychologie clinique et psychopathologie, Université Libre de Bruxelles.
Justine Bruxelmane, étudiante en psychologie clinique et psychopathologie, Université Libre de Bruxelles.

[1] S. Freud, *L'interprétation des rêves* (1900), dans *Sigmund Freud : Œuvres complètes*, Vol. iv, Paris, Puf, 2003.
[2] *Ibid*, p. 242.

Après avoir été exposés aux images, les participants devaient choisir des mots dans une liste, parmi lesquels se trouvaient la solution du rébus ainsi que d'autres mots. Bien qu'ils n'aient pas trouvé d'effet rébus, Shevrin et Luborsky[3] ont observé que les sujets étaient plus attirés par les mots phonologiquement liés à ceux composant le rébus (par exemple *title* pour *tie* ou *any* pour *knee*), ce qui serait une indication des dits processus primaires. En effet, Freud[4] dit dans le début de l'*Esquisse d'une psychologie scientifique* que le processus primaire est un processus mental qui est caractérisé par l'associativité des représentations, par exemple la métonymie dans « marabou-boud'ficelle-selle-de-cheval-… ». Les processus secondaires sont, quant à eux, caractérisés par l'inhibition de cette métonymie, inhibition qui se fait en fonction d'un contexte et d'un but, un objectif.

En 1967, Shevrin et son collègue Charles Fisher présentent à nouveau subliminalement des images formant un rébus. Il s'agissait de l'image d'un stylo *(pen)* et d'un genou *(knee)* avant que les participants s'endorment (voir Figure 2).

Figure 2 : Le rébus *penny* composé de l'image d'un *knee* (genou) et d'un *pen* (bic) montré lors de l'expérience de Shevrin et Luborsky de 1961

Les sujets réveillés après une phase REM[5] de sommeil font plus d'associations phonologiques basées sur les stimuli subliminaux (ex. a*ny*, *nei*ther, o*pen*), mais surtout il y a aussi plus d'associations autour du signifiant « argent », (*penny*, en anglais), issu de la condensation entre *pen* et *knee*. Ces processus mentaux de déplacement métonymique et de condensation révéleraient le fonctionnement mental sur le mode du processus primaire. En revanche, les sujets réveillés après une phase de sommeil non-REM (non paradoxal) font plus d'associations sémantiques telles que *ink* (encre) et *paper* (papier) et *leg* (jambe) et *foot* (pied), indicatif d'un traitement sur le mode du processus secondaire, où l'intention de l'action (de parler) prime et donc aussi la sémantique. Il y aurait résolution de rébus pendant le rêve et cette résolution se ferait dans la phase REM, la phase du sommeil où nous sommes censés rêver[6].

[3] H. Shevrin, L. Luborsky, « The rebus technique: A method for studying primary-process transformations of briefly exposed pictures », *Journal of Nervous and Mental Disease*, 133(6), 1961, p. 479-488.

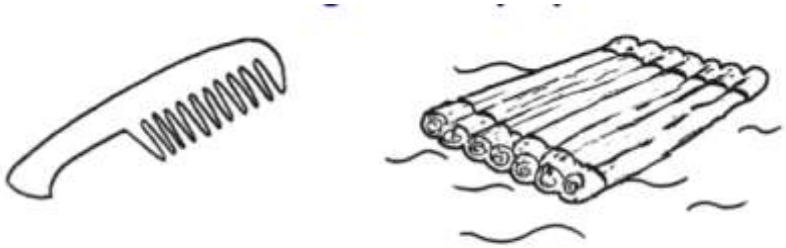
[4] S. Freud, *Esquisse d'une psychologie scientifique* (1895), dans *Naissance de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1956, p. 307-396.

[5] REM (*Rapid Eye Movement*) ou sommeil paradoxal est l'une des phases du sommeil, caractérisée par la présence de rêves.

[6] H. Shevrin, C. Fisher, « Changes in the effects of a waking subliminal stimulus as a function of dreaming and non-dreaming sleep », *Journal of Abnormal Psychology*, 72(4), p. 362-368 ; H. Shevrin, D.E. Fritzler, « Visual evoked response correlates of unconscious mental processes », *Science*, 161(3838), 1968, p. 295-298.

Cette étude a été reproduite par la jeune psychologue Jana Steinig[7]. La langue allemande ne se prêtant que peu à ce type de jeux de mots, un seul rébus semblait en fin de compte possible : *kampflos* (sans lutte), constitué des deux mots représentant des objets, un *Kamm* (peigne) et un *Floß* (radeau ; voir la Figure 3). Or, ce mot est, pour diverses raisons, un mot extrêmement difficile pour recueillir des associations libres. D'abord, il y a dans le terme quelque chose et son propre déni, *kampflos* signifiant « sans se battre », mais souvent dans l'acception de « vaincre sans se battre ». Ensuite, *kampflos* contient le mot *Kampf*[8], qui n'est pas un mot neutre ou anodin et qui, chez cette population allemande, est propice à générer des associations émotionnelles et idiosyncrasiques.

Figure 3 : Le rébus *kampflos* (sans lutte) constitué d'un *Kamm* (peigne) et un *Floß* (radeau) montré lors de l'étude de Stening et ses collègues (2017).



Vingt sujets ayant reçu les deux images du rébus subliminalement avant de se coucher, sont réveillés trois fois après le sommeil paradoxal (REM) et trois fois après le sommeil lent, et sont invités à associer librement pendant quatre minutes. Les normes associatives générales ne montrent pas d'effet rébus. Or, Steinig avait intelligemment demandé à chaque participant de donner également ses associations personnelles à *kampflos* après l'expérience, ce qui a permis de recalculer les résultats à partir de normes individuelles. Quand nous avons ainsi recalculé les résultats des associations, nous avons retrouvé un clair « effet rébus » après le réveil de la phase REM, mais pas après le réveil de la phase non-REM. Ces résultats sont conformes à ceux de l'étude initiale de Shevrin et Fisher et les deux ensemble vont dans le sens de la proposition freudienne que le mode mental qui construit le rêve est le processus primaire. La résolution de rébus serait alors un marqueur psychologique ou mental du processus primaire et non un marqueur neurologique.

Inspirées par la méthode rébus, nous proposons un paradigme de rébus en français de type supraliminal sur des sujets éveillés. Par exemple, nous montrons une image d'un peu de *riz* suivie d'une image d'une *paille*[9], formant le mot rébus *ripaille* (voir Figure 4).

Figure 4 : Le rébus *ripaille* composé de l'image de riz et de l'image d'une paille comme exemple d'item de la méthode rébus revisité par Bazan (Olyff et coll., 2017 ; Olyff, Bazan, 2018).

[7] J. Steinig, A. Bazan, S. Happe et coll. « Processing of a subliminal rebus during dleep: idiosyncratic primary *versus* secondary process associations upon awakening from rem *versus* non-rem sleep », *Frontiers in Psychology*, 8, 2017, p. 19-55.

[8] Le fait que ni Jana Steinig, ni Howard Shevrin, ni Ariane Bazan n'aient vu cette difficulté en amont de la recherche montre combien celle-ci est aussi tributaire des biais singuliers des chercheurs.

[9] Pour résoudre l'homophonie du mot *paille* en français, nous choisissons l'image d'une *paille* utilisée pour boire une boisson et non celle végétale, car elle pourrait être confondue par nos participants avec le mot *foin*. Par ailleurs, nous n'utilisons pas ce rébus dans notre recherche, car le mot *ripaille* n'est pas assez commun – c'est alors précisément la raison pour laquelle nous l'avons choisi en guise d'exemple dans cette publication (afin que les rébus utilisés ne circulent pas trop, auquel cas ils ne seraient plus productifs dans la recherche).

Dans notre protocole[10], deux images, placées côte à côte, sont montrées. Le participant est simplement invité à regarder les images à l'écran pendant trois secondes, après quoi un mot-cible (exemple *festin* pour le rébus *ripaille)* est présenté et le participant écrit les cinq premières associations qui lui viennent, liées au mot-cible. L'idée est alors que s'il y a une influence des images sous la forme d'un rébus sur les associations, ceci augmentera la fréquence de l'association du mot *ripaille* à *festin* par rapport aux conditions contrôles. Dans une des conditions contrôle, aucune image n'est montrée (CN), dans l'autre, deux images sont montrées formant un rébus sans lien avec le mot cible (CR). Dans la première étude, parmi les participants qui n'avaient pas remarqué être exposés à des images formant un rébus, treize des quinze mots cibles généraient plus fréquemment la solution rébus lorsque ces mots étaient précédés des images du rébus respectif (EX) par rapport aux deux conditions contrôles CR et CN. Cela semble montrer que nous pouvons en effet résoudre des rébus sans nous en rendre compte[11].

Ce résultat aurait alors comme implication que le monde qui nous entoure, qui est fait d'images, est de façon routinière et irrépressible constamment traduit en langage. Or, ce n'est pas tant que la sémantique de ce mode visuel nous travaille – ce qui ne nous obligerait pas à supposer nécessairement une traduction linguistique, puisqu'on peut défendre l'idée que les images véhiculent directement des significations. Non, il faut ici supposer que c'est précisément la phonologie des noms de ce monde visuel qui nous travaille – sans que nous ne nous en rendions compte. C'est alors précisément ceci qui nous oblige à supposer une traduction linguistique routinière et irrépressible du vécu dit visuel. La trace phonémique du monde visuel qui nous entoure influence irrépressiblement et inconsciemment notre pensée – puisqu'en montrant des images d'un peu de *riz* et d'une *paille*, le mot *ripaille* vient plus promptement à l'esprit.

La suite de la recherche concernant la résolution de rébus nous montre quelque chose d'encore plus intéressant, presque magique : l'amorçage rébus fonctionne aussi avec les images présentées en ordre inversé. Ainsi, dans une autre de nos études (Olyff, Bazan, 2018[10]), sur les quatorze mots cibles utilisés, sept étaient plus souvent suivis du mot solution rébus lorsqu'ils étaient précédés des images formant le rébus, et ce, que les images soient à l'endroit ou en ordre inverse. Aucune différence n'a d'ailleurs été trouvée entre les images dans l'ordre de lecture ou à l'envers, ce qui prouve que les rébus fonctionnent

[10] G. Olyff, A. Bazan, « A saw and a truck or a truck and a saw: order doesn't matter for the primary process », présentation à la 19ème Conférence Internationale de Neuropsychanalyse, Mexico City, 29 août.2018 ; G. Olyff, S. Detandt, A. Bazan, « On solving rebuses unwittingly », poster présenté à la 19ème Conférence Internationale de Neuropsychanalyse, Londres, 13-15 juillet 2017.
[11] *Ibid.*

indépendamment de l'ordre des images. Pour reprendre notre exemple : le mot *ripaille* sortait aussi bien avec, dans l'ordre, les images du tas de *riz* et de la *paille* qu'avec, à l'envers, celles de la *paille* et du tas de *riz*. Nous pouvons donc affirmer que non seulement nous pouvons résoudre des rébus sans nous en rendre compte, mais cela est aussi le cas quand les images nous sont présentées dans l'ordre inverse.

Il restait cependant une question qui pouvait tout remettre en question. Si, par exemple, on ne présente qu'une seule image (soit celle du *riz*, soit celle de la *paille*), aurions-nous autant d'association *ripaille* qu'en présentant les deux images ? Ce résultat signifierait alors que *ripaille* ne serait pas la résolution d'un rébus mais simplement le résultat d'un amorçage phonologique par le biais d'images : en l'occurrence, l'image d'un peu de *riz*, donnerait le phonème [ʁi] et le phonème [ʁi] donne plus de [ʁipaj], *ripaille* – ou bien encore, l'image seule d'une paille, mènerait à plus d'énoncés *ripaille*. Même si l'hypothèse freudienne est bien celle du rébus, dans les deux cas – la résolution de rébus ou l'amorçage phonologique par l'entremise d'images –, les résultats contribuent à montrer que les images du monde nous viennent sous forme de phonèmes sans que nous ne nous en rendions compte. D'une certaine façon, il s'agirait dès lors plutôt ici de corroborer l'hypothèse lacanienne de la primauté du signifiant[12].

Mais ces résultats nous ont fait réfléchir à la proposition de Freud[13] selon laquelle le rêve est un rébus. Il ne s'agit peut-être pas d'un rébus comme Shevrin et son équipe l'avaient pensé, sous la forme de *penny*, mais peut-être une autre forme de rébus. Dans *L'interprétation des rêves*[14], il n'y a que peu ou pas d'exemples de rêves qui prennent strictement la forme d'une série d'images à propos de laquelle on peut dire que « si vous transformez chaque image en son mot équivalent, ou son homonyme, vous obtiendrez une phrase qui est grammaticale et significative[15] » ou encore sous la forme de rébus tels que celui utilisé par Shevrin et ses collègues ou ceux dont nous nous servons dans nos recherches.

La clinique nous montre, en revanche, des exemples de rêves qui se lisent comme des amorçages phonologiques par le biais d'images. Par exemple, une femme anglophone qui rêve qu'elle et son analyste sont assis, face à face, et que leurs plantes des pieds se touchent. Elle rêve de cette image et, en la racontant dans son analyse, elle dit : *« We sat sole to sole. »* C'est en le disant qu'elle comprend l'homophonie, le double sens de cette phrase *« We sat soul to soul. »* Or, ce n'est pas qu'elle ait entendu ou pensé cette phrase dans son rêve. Dans son rêve, elle voyait simplement l'image. Elle a dû d'abord traduire l'image en paroles, en adresse à son analyste, et c'est à ce moment-là, quand elle le dit, qu'elle entend ce qu'elle a rêvé[16].

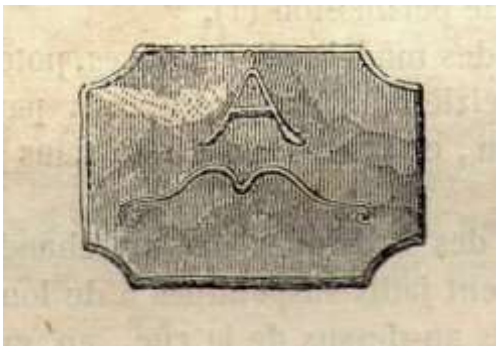
Un autre exemple, plus anodin, mais très parlant est celui d'une patiente (néerlandophone) qui rêve qu'elle ne réussit pas à terminer une lettre, elle n'arrive pas à écrire les deux dernières lignes ou *regels* en néerlandais, mot qui est aussi l'équivalent de *règles* en français. Cette jeune femme était inquiète d'être enceinte. À nouveau, son rêve n'était pas un commentaire ou une voix hors-champ, mais une image d'une lettre avec le tracé des lignes et l'impossibilité

[12] J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » (1957), dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.
[13] S. Freud, *L'interprétation des rêves*, *op.cit.*.
[14] *Ibid.*
[15] M. J. Blechner, *The Mindbrain and Dreams: an Exploration of Dreaming, Thinking and Artistic Creation*, New York, Routledge, 2018, p. 12.
[16] A. Bazan, *Des fantômes dans la voix*, Montréal, Éditions Liber, 2007, p. 20.

d'y ajouter les deux dernières lignes. Le rêve sous forme d'images restait incompréhensible, c'est la traduction de l'image au langage, sur le versant phonémique, qui donne accès au sens du rêve.

Le « ratage » relatif des expériences et ces observations plus cliniques nous ont alors fait reprendre la définition du rébus dans l'*Oxford Dictionary* : « une représentation énigmatique d'un mot ou d'une phrase par des images, des symboles, des agencements de lettres, etc. » Peut-être que cette traduction par Shevrin de la formule freudienne – « le rêve est un rébus » – n'était pas tout à fait ajustée et que l'approche de Freud était plus proche de cette définition du dictionnaire. Celle-ci rime plus facilement avec les rébus que nous retrouvons dans les écrits médiévaux, comme par exemple ici, sur ce nom de rue à Amiens, qu'il faut lire *a sur anse* et donc *assurance* (Figure 5), indiquant ainsi la « Rue de l'assurance ».

Figure 5 : Le rébus de la « Rue de l'assurance » à Amiens : *assurance* composé d'un *a* sur *anse*.



En effet, un rêve d'une dame de ma pratique prend les allures de ce type de rébus, sauf que le rêve est précisément un déchiffrement de rébus. Il s'agit d'un cauchemar, du fait d'une fièvre grippale. Le cauchemar débute avec l'annonce d'un oracle : « Maintenant tu vas découvrir toute la vérité », avec, dans la densité de cette annonce, la vérité sur le sens de la vie, mais aussi sur l'histoire de ses parents et de ceux qui l'ont précédée. Cette femme, qui se prénomme Adelène, sait que ses parents avaient hésité, quant au choix de son prénom, entre Adelène et Élodie. Les parents formaient un couple extrêmement uni et très amoureux depuis toujours, un couple qui fondait une unité tellement fermée que les enfants semblaient tourner en cercle autour de lui, sans jamais vraiment arriver à influencer leur orbite, ni certainement à la faire dévier. Les enfants tombaient de cet amour conjugal comme des œufs pondus tomberaient du nid. Le rêve disait : « Les deux prénoms que tes parents ont choisis pour toi – Adelène et Élodie – ont en commun que ce sont tous les deux des noms sans ème ». La vérité est révélée : les parents n'avaient que des noms sans M, c'est-à-dire sans « aime » : il n'y avait pas dans l'écriture de leur amour de place prévue pour l'amour partial pour l'enfant, l'amour qui prend parti pour l'enfant de façon inconditionnelle. L'enfant aussi se nourrit de ce qu'il arrive à gagner pour lui/elle de ce parti pris, de cette préférence irrationnelle et arbitraire, qu'aurait un parent, au détriment des autres – fratrie et autre parent – ne fût-ce que par moments. Il se nourrit du fait qu'il a l'expérience de cet effet irrationnel consistant à attirer l'investissement aimant vers lui, pour aucune autre raison que d'être lui ou elle-même. L'enfant qui n'a pas cette expérience se sent incapable de se faire aimer, et traîne cet oracle comme une fatalité dans la vie. Ce fut aussi le cas de cette dame. Or, le rêve peut faire entendre cet oracle dans le fil d'une histoire qui la dépasse, et donc qui n'est pas de son fait à elle, qui n'est pas liée inextricablement au fait qu'il s'agit singulièrement de sa personne. Le déchiffrement de l'oracle permet de s'en dessaisir, d'y échapper. Ce qui est extrêmement intéressant, c'est que cette dame, maintenant, est en couple et que son compagnon, au lieu de

lui dire par exemple « Mon Adelène », ce qui serait peut-être grammaticalement correct, bizarrement lui dit « Ma Adelène », qui, dit en un souffle, s'entend bien sûr « Madeleine » – comme si cet homme avait compris inconsciemment que, pour restaurer l'amour, il s'agissait de restaurer aussi le mouvement des parents, restaurer le M/aime qui avait été inscrit dans le nom sous la forme d'un manque.

En d'autres termes, si le rêve est un rébus, il est peut-être plus qu'une simple énigme d'images, mais une énigme de lettres, de symboles et d'images. L'inconscient se déchiffrerait alors plutôt comme on déchiffre les charades, en prenant en compte les mouvements et agencements dans l'espace… L'inconscient aurait-il donc un ordre symbolique propre qui transcenderait le simple processus primaire et sa confusion spatiale, mais qui, bien que secondarisé, ne serait pas celui du lexique commun ?

À propos des choses et des lettres dans le rêve
Things and letters in dreams

Howard Shevrin met à l'épreuve l'idée de Freud que « le rêve est un rébus » et montre que, l'exposition subliminale à deux images formant un rébus (ex. les images de *pen* et de *knee*, formant le rébus anglais *penny*) produit des associations rébus chez les participants réveillés en pleine phase REM. Nos études récentes montrent, à un niveau supraliminal, que nous sommes capables de résoudre des rébus sans nous en rendre compte, et ce peu importe l'ordre des images présentées. Cependant, nos résultats montrent aussi qu'il ne pourrait s'agir « que » d'un simple effet d'amorçage phonologique sur base d'images, c'est-à-dire qu'une image suffirait pour appeler la solution « rébus ». Puisque l'inconscient et le rêve sont des rébus, nous proposons, à l'aide d'un fragment clinique, d'en chercher une signification aussi en déchiffrant une syntaxe de la figuration des lettres au sein des mots.

Howard Shevrin tests Freud's idea that "the dream is a rebus" and shows that a subliminal exposure to two images forming a rebus (i.e. the images of a pen and of a knee forming the rebus for the word penny) produces rebus associations in participants who were awoken in the REM stage. Our recent studies show that we are able to solve supraliminal riddles unwittingly and regardless of the order of stimuli presented. However, our results also show that this also might be "merely" the result of phonological priming effect by images, that is to say, that only one image is sufficient to call the "rebus" solution. If the unconscious and dreams are indeed rebus puzzles, we will then propose, on the basis of clinical fragments, to interpret them by deciphering a syntax of the figuration of letters within words.

Mots-clés
Rébus, rêve, processus primaire, Freud, langage, phonologie, syntaxe.
Rebus, dream, primary process, Freud, language, phonology, syntax.